

**POUR QUE TU
M'AIMES UN PEU**

De la même auteure :

Si tu revenais (novembre 2020)

Pour que tu m'aimes un peu (mai 2021)

Les fourberies du poisson rouge (octobre
2021)

Il a neigé sur mon île (décembre 2021)

Le rire du flamant rose (avril 2022)

L'imposture de la licorne (août 2022)

La malice de l'écureuil (février 2023)

L'ironie du panda (juin 2023)

**POUR QUE TU
M'AIMES UN PEU**

Mélanie RAFIN

Réalisation de la couverture :

Plumélanie © 2020. Tous droits réservés

www.plumelanie.fr- plumelanie22@gmail.com

Crédits photos : Freepik.com. Alina.

Correction :

Florence CLERFEUILLE– fclerfeuille@amotsdelies.com

AVERTISSEMENT :

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Les propos et les pensées des personnages ne sont en aucun cas le reflet des pensées de l’auteur.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5 (2e et 3e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 979-10-424-0532-8

1

ESTELLE

10 janvier 2005 – Milieu d'après-midi – Bibliothèque universitaire de Saint-Brieuc

Ce cours passionnant de sociologie n'a pas manqué de faire réagir l'ensemble des élèves. Je reste néanmoins perplexe sur les raisons réelles de cet enthousiasme. Nul doute que les théories sur le déterminisme social ont su toucher en plein cœur tous les étudiants. Cependant, en voyant toutes mes collègues féminines glousser à la sortie, je dirais que le charme de monsieur Braque se situe plus à l'origine de l'euphorie ambiante que les considérations sur notre avenir tout tracé selon notre cher Pierre Bourdieu. Être un professeur d'université trentenaire revêt quelques avantages. Nous sommes tellement habituées à tous les « anciens » enseignants soporifiques que monsieur Braque pourrait nous énumérer sa liste de courses, que nous serions pendues à ses lèvres.

En traversant la cour qui sépare les deux bâtiments, j’embrasse au moins dix personnes. J’aime cette ambiance. Depuis que je suis partie de la faculté de Brest pour celle de Saint-Brieuc, je découvre un monde à part. Tous les étudiants (ou presque) se connaissent. Toutes les spécialités sont regroupées sur le même campus. Ayant choisi la licence Administration économique et sociale, majoritairement féminine, j’avoue que je me réjouis de pouvoir côtoyer quelques spécimens masculins d’autres filières. En arrivant dans cet établissement, j’ai eu le sentiment d’entrer dans une sorte de bulle.

Je pousse les portes de la bibliothèque universitaire et tombe nez à nez avec Alexandre qui arbore encore une fois son regard de carnassier assorti de son plus beau sourire. Dès qu’il s’approche de moi, j’ai l’impression de devenir une minuscule bête blessée qui va se faire manger toute crue. Comme à son habitude il fonce droit sur moi et me prend d’office par la taille pour me parler :

— Ma chère Estelle, c’est toujours un plaisir de te voir. Dis-moi, tu as décidé de me rendre fou en choisissant cette petite jupe aujourd’hui.

Je le repousse autant que possible avec autant de conviction que celle que l’on met pour refuser une part d’un énorme gâteau au chocolat. Je reste assez grande pour une fille. Mais même du haut de mon mètre soixante-quinze pour soixante-dix kilos, je m’extirpe difficilement de ses bras musclés. Je tente d’afficher un air totalement détaché :

— Mon cher Alex, crois-tu réellement que tu hantes mon esprit jour et nuit au point que chaque matin, je choisisse mes tenues en pensant à toi ? Je suis navrée de t’apprendre que tu n’es pas le centre du monde pour toutes les femmes de la Terre.

— Arrête, pissouse ! On sait, tous les deux, que tu es folle de moi.

— Certainement dans tes rêves, je n'en doute pas.

Encore une fois, il se rapproche de moi. Tout en soulevant mon pull, il jette un œil à mon piercing au nombril et me chuchote à l'oreille :

— Plus tu me résistes, plus tu me rends dingue. Je remarque que tu as encore changé ce petit bijou. Celui-là, je sais pertinemment que tu le mets uniquement pour moi. En plein hiver, personne ne peut le voir. Un jour, tu m'appartiendras, ma belle, n'en doute pas !

Je préfère ne pas répondre. Je me dégage de son étreinte sans un mot et poursuis mon chemin vers la BU. J'ai conscience que l'effet magnétique qu'il réussit à produire sur moi finira par trop transparaître. À 20 ans, je devrais savoir faire en sorte que mon cerveau contrôle un peu mon corps. La réputation d'Alex ne laisse pourtant aucun doute sur ses intentions à mon égard. C'est un collectionneur. Je dois reconnaître qu'il est beau à s'en damner et j'ai rarement rencontré un garçon de mon âge aussi doué dans l'art de la séduction. Il ne me lâche pas depuis la rentrée. Je sens bien que plus le temps passe, plus je représente son défi personnel. Je refuse de ne devenir qu'un nom de plus sur la liste de ses conquêtes. Et puis quand j'y réfléchis, je ne le connais pas. L'ensemble des échanges que nous avons tenus ressemblait à quelques mots près à celui que nous venons d'avoir.

Je dois avouer que son empressement à me mettre dans son lit réussit au moins à améliorer mon estime de moi. J'ai toujours éprouvé des difficultés à me trouver jolie. Comme toutes les filles, je ne suis pas satisfaite de ce que j'ai. Je suis brune et j'aurais rêvé d'être blonde. Les mèches de couleurs diverses et variées me permettent de me rapprocher davantage

de mon idéal. Je déteste mon nez. Sa forme biscornue ne m'enchanté pas. Néanmoins, je dois reconnaître que j'apprécie la finesse des traits de mon visage. Par ailleurs, je suis assez bien proportionnée même si, bien évidemment, je me trouve trop ronde. Je soupçonne ma poitrine d'attirer plus les hommes que mon sens de la répartie.

En entrant, j'effectue un repérage des étudiants présents. En très peu de temps, j'ai compris que la bibliothèque n'était absolument pas un lieu consacré au travail. Cet endroit s'apparente plus à un carrefour de rencontres bien organisées. Chaque filière a envahi un espace bien défini.

Je monte les marches de la mezzanine en espérant y retrouver plusieurs amis de ma promotion. Je croise Céline et Colette en pleine réflexion sur leur exposé relatif à la crise de 1929 qu'elles doivent présenter demain en cours d'économie. Elles tentent d'anticiper les questions toujours plus tordues de notre enseignant.

Au fond de la pièce, j'aperçois Mathieu. Comme à son habitude, il travaille seul, avec ses écouteurs sur les oreilles. Mon cœur rate un battement. Je ne parviens pas à l'expliquer, mais il me fascine. Sans doute que son côté très mystérieux et solitaire m'impressionne. Il a un « je ne sais quoi » qui m'intrigue. Sa carrure de rugbyman, ses cheveux bruns en bataille et sa petite fossette sur la joue droite attisent mon attirance. Pourtant, je sens bien qu'il ne me prend pas au sérieux. Il m'a classée dans la case des minettes écervelées. Mon style, très girly, a pu l'amener à penser que mes préoccupations se situaient plus au niveau de la mode que de la scolarité. À l'inverse, lui passe tout son temps à travailler. Je reste persuadée qu'il va finir major de notre promotion aux prochains partiels.

Je m'approche de lui. Son parfum envahit mes narines et je manque de défaillir. Je tente de lui faire lever le nez de ses fiches :

— Alors, Mathieu, tu bosses encore ou tu fais semblant ?

Il réagit doucement, retire un de ses écouteurs et me regarde, interloqué. Je répète ma question. Il me sourit et répond :

— Tu sais bien que le sérieux me définit !

— J'en ai bien conscience, mon cher. À ce rythme-là, tu vises une mention pour ta licence. As-tu d'autres préoccupations que ton travail ou vis-tu en ermite en permanence ?

— Je préfère m'avancer. Ma copine vient passer le week-end avec moi. Tu vois, la solitude ne constitue pas mon seul trait de caractère.

Il n'est pas célibataire. J'accuse le coup intérieurement et tente de garder un ton léger en changeant de sujet :

— Qu'est-ce que tu écoutes ?

— Laisse tomber. J'ai un gros doute sur le fait que tu puisses connaître ça, toi !

— Pourquoi je ne saurais pas ?

— Je ne pense pas que ce soit ton style de musique, c'est tout !

— Ah bon ? Et quel genre de son suis-je censée aimer, monsieur « je sais tout » ?

— Je n'en ai aucune idée. Mais je dirais que si tes goûts artistiques s'accordent avec tes choix vestimentaires, je suis persuadé que tu ne connaîtras pas ! Les minettes n'affectionnent pas particulièrement ce chanteur.

Une folle envie de lui faire manger son casque s'empare de moi. Je me sens à la fois excédée par son ton condescendant

et fascinée par son assurance. Je dois aimer que l'on me prenne de haut. Mes préférences musicales se limitant à la chanson française des années quatre-vingt, j'ai très peu de chance de trouver ce qu'il écoute. Mais mon orgueil m'oblige à rétorquer.

— On parie que j'élucide ce mystère ?

— Si cela peut te faire plaisir de te ridiculiser, vas-y, me dit-il en me tendant un écouteur.

Je me maudis d'avoir voulu jouer à la maline. Son estime de moi ne risque pas de remonter après l'échec cuisant qui se profile. Je soutiens son regard en enfonçant l'engin dans mon oreille. Je retiens ma respiration. Dès les premières notes, je souris. J'exulte intérieurement. C'est inespéré que ce soit justement ce chanteur. Je tente de dissimuler au mieux mon air victorieux en lui citant le nom de l'artiste.

— Ah oui ! C'est Damien Rice.

Son visage change immédiatement d'expression. Il est scotché.

— Heu... C'est bien ça ! Personne ne reconnaît, d'habitude. Mais comment connais-tu cela, toi ?

Je lui rends l'écouteur et lui chuchote au passage :

— Tu ignores encore tellement de choses sur moi, mon cher Mathieu. Tu devrais te méfier des apparences.

Sur ces paroles, je continue mon chemin sur la mezzanine en tentant d'arborer l'air le plus détaché possible. En m'arrêtant à la table suivante pour discuter avec d'autres amis, je jette un œil discret vers Mathieu. Il semble abasourdi. La petite Estelle dans ma tête effectue une danse de la joie. J'ai réussi à me faire remarquer par LUI. Je crois que trois jours

se révéleront nécessaires pour m'en remettre. Certes, il a
quelqu'un, mais ce sont des choses qui peuvent changer.

2

ESTELLE

14 décembre 2005 – 22 h 15 – Sera-t-il présent ?

En me rapprochant de la maison de mon amie, je remarque que je n'ai pas eu conscience du trajet. Plus je suis expérimentée au volant et plus cette sensation s'accroît. J'avale les heures de route sans m'en apercevoir. Je me demande si nous disposons d'un mode pilotage automatique intégré à notre cerveau. En revanche, dans ce genre de situation, je me sens perplexe quant à la qualité de ma conduite.

Je commence à connaître le chemin pour me rendre chez Audrey. Nous sommes devenues proches dès mon entrée à la fac de Saint-Brieuc, il y a plus d'un an. Cette petite blonde aux yeux bleus me fait mourir de rire. Elle garde son optimisme en toute circonstance. Au départ, mon intérêt pour elle était calculé. Elle est l'une des meilleures copines de Mathieu. Ce garçon constituait une énigme pour moi. J'avais

espéré grappiller quelques informations auprès d'Audrey. Je me suis vite aperçue de l'impossibilité de lui tirer les vers du nez. Je n'ai donc absolument pas pu percer les mystères de Mathieu. Mais j'ai gagné une amie fidèle. Nous avons passé cette première année d'université à découvrir ensemble la magie des soirées étudiantes. L'apparence de poupée d'Audrey attirait tous les garçons de la faculté. Je n'ai jamais osé lui parler de mon penchant pour Mathieu. Je crois d'ailleurs qu'elle est à mille lieues de s'en douter.

Quand je pénètre dans sa maison, plusieurs de nos copines me sautent dessus pour m'entraîner vers la cuisine. Elles ont préparé une affiche de photographies pour surprendre Audrey lors de la soirée et souhaitent avoir mon avis. Après avoir validé les choix des filles pour fêter dignement les 20 ans de notre hôtesse je m'inquiète de savoir où se situe la star de la journée. Mélissa me répond :

— Tu ne la connais pas encore assez, toi ! Elle se cache à l'étage. Madame a vidé sa garde-robe pour trouver une tenue. Je crains que nous ne soyons pas prêts de partir pour la salle.

— Je vois. Je vais tenter de l'extirper de son antre.

J'entre dans la chambre. Audrey semble déjà pratiquement prête. Elle est assise à son bureau. Elle termine de se maquiller. Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche qu'elle m'interpelle sans se retourner :

— Il vient et il est célibataire depuis un bon mois.

J'effectue un rapide tour d'horizon de la pièce pour m'assurer que c'est bien à moi qu'elle s'adresse.

— Heu... De qui parles-tu ?

— Ne fais pas l'innocente, Estelle ! Nous savons toutes les deux que tu as dû passer tout le trajet à espérer la présence de Mathieu, ce soir. Ose me dire que j'ai tort.

Mon visage vire à l'écarlate. Comment peut-elle le deviner ? Nous n'en avons jamais discuté. Elle se retourne en riant et poursuit.

— Ne fais pas cette tête, ma belle. Pensais-tu vraiment que je ne m'étais pas rendu compte de ton attirance pour lui ? Tu n'as jamais réussi à aligner trois phrases cohérentes en sa présence. Tu le fixes chaque fois comme si tu espérais sonder son âme. Je n'ai jamais jugé utile de t'en faire part jusqu'à aujourd'hui parce qu'il était en couple, et qui plus est, très amoureux. Mais ça, c'était avant. Ils se sont séparés. Alors, ce soir, tu vas me faire le plaisir de te bouger les fesses et de lui parler.

— J'étais persuadée que tu ne t'en rendais pas compte. De toute manière, je n'ai aucune chance d'attirer son attention. Je crois qu'il me prend pour une minette écervelée.

— Cela m'étonnerait. Il a vu comme tout le monde tes résultats aux partiels. Difficile de passer à côté du fait que tu as été major de notre promotion toute l'année dernière. Puis ne te pose pas de questions. Qu'est-ce que tu as à perdre ? Essaie au moins de discuter normalement avec lui. Ce n'est pas un dieu, c'est un mec ordinaire !

— Je sens que cela va être compliqué pour moi. Il m'intimide tellement. Je suis tétanisée quand je l'aperçois. Je me connais, je vais préférer le fuir toute la soirée.

Audrey éclate de rire.

— Alors, là, ma chérie, c'est impossible. Je t'ai placée à côté de lui à table. Depuis qu'il est parti poursuivre sa deuxième année à Rennes, tu ne l'as pas revu. Peut-être que finalement tu vas t'apercevoir qu'il ne te plaît pas tant que ça !

— Je compte sur toi pour éviter la lourdeur. Tu ne lui dis rien. On est d'accord.

— Évidemment. Cela va de soi !

Son regard contraste complètement avec ses paroles. Ce soir, je n'ai pas fini de virer au rouge.

Nous sommes assis depuis dix bonnes minutes et Mathieu ne m'a pas décroché un mot. Il s'obstine à contempler le côté opposé au mien alors qu'il se situe en bout de table. Audrey a bien calculé l'installation de ses invités. Notre positionnement augmente la difficulté de converser avec d'autres convives. Je crains que son silence soit en grande partie dû à la lourdeur de mon amie qui a commencé la soirée en lui disant que je m'impatientsais de le voir. Quand je la vois foncer droit sur nous, je cherche instinctivement des solutions de repli. Me cacher sous la table risque cependant de ne pas s'avérer discret et de prêter à une interprétation graveleuse. Audrey pose une immense marmite entre Mathieu et moi et nous gratifie d'un clin d'œil d'une sobriété absolue. Elle se tourne vers mon voisin et lui lance :

— Je t'apporte une bassine de punch. Je compte sur toi pour veiller à ce qu'Estelle ne se déshydrate pas ce soir. Et arrête de te comporter comme un ours.

Elle s'éloigne aussi rapidement qu'elle était arrivée. Mathieu me regarde. Au bout de trois secondes, nous éclatons de rire. Le peu de finesse des sous-entendus de notre amie ne peut que nous rendre hilares. Mathieu me sert un verre et nous trinquons à la subtilité de notre hôtesse.

Deux heures plus tard, le niveau du punch a sérieusement chuté. L'ivresse aidant, nous avons refait le monde. Mathieu se révèle irrésistiblement drôle. Je n'avais pas perçu ce trait de caractère avant ce soir. L'agitation de la fête semble totalement extérieure à notre bulle. Nous n'avons pas bougé de notre place et personne n'a osé s'approcher de nous. Par moments, je sens le regard d'Audrey qui veille de loin. Au moment où les convives entament un karaoké, Mathieu me propose de fuir en allant prendre l'air.

Dehors, la température n'excède pas deux degrés. Néanmoins, l'alcool ingurgité nous fait vite oublier la fraîcheur. Mathieu se colle à moi et me montre une vieille 205 marron.

— Je te présente ma chambre pour cette nuit. J'ai conscience que tout le monde m'envie.

— C'est ta voiture, ce truc ?

— Tu plaisantes, j'espère ? C'est le meilleur véhicule de tous les temps.

— Peut-être, mais tu envisages vraiment de dormir là-dedans alors que le thermomètre atteindra certainement des températures négatives ? Tu es un grand malade, toi.

— Je ne sais pas si tu t'en es rendu compte, mais j'ai légèrement trop bu pour projeter de rentrer jusqu'à chez moi.

— C'est un euphémisme, mon cher. Le saladier de punch ne nous a pas résisté. Mais Audrey ne t'a pas proposé de t'héberger ?

— C'est la croix que doivent porter tous les mâles. Les places disponibles à l'intérieur sont réservées aux spécimens de la gent féminine. Je n'ai plus qu'à espérer qu'une bonne âme ait pitié de moi et m'offre de partager son couchage.

Il se retourne vers moi, me prend par la taille et me pousse contre la voiture. Je ris et lui demande :

— Tu fais quoi, là ?

— Je ne sais pas.

Ses lèvres se rapprochent des miennes à une lenteur exaspérante. Il me sourit. Je lui demande à nouveau :

— Tu fais quoi, là ?

— Je ne sais pas.

Enfin, il m'embrasse, tout en douceur. Son baiser se situe bien loin des techniques habituelles des mâles de son âge. Ses lèvres caressent les miennes tranquillement sans acharnement. Personne ne m'avait jamais embrassée comme cela. J'ai l'impression que nos bouches ont été créées pour s'entremêler. Je m'abandonne complètement dans ses bras. L'instant se rapproche du divin.

3

ESTELLE

15 juillet 2006 – 19 h 15 – Est-ce qu'un jour il deviendra laid ?

Allongée sur le lit de ma chambre, j'observe Mathieu qui sort de la douche avec pour seul vêtement sa serviette accrochée autour de la taille. Je ressens une folle envie de me jeter sur lui pour poursuivre l'activité que nous connaissons le mieux depuis six mois. Notre compatibilité sexuelle m'époustoufle. Je n'avais jamais autant pris mon pied avec un mec. Mathieu me permet de découvrir des sensations inédites. Il maîtrise à la perfection l'art de faire monter l'excitation d'une femme à son paroxysme. J'ai parfois l'impression qu'ils sont plusieurs à me caresser, tant ses gestes s'avèrent efficaces.

Je le fixe depuis cinq bonnes minutes lorsqu'il me sort de ma rêverie :

— Bien évidemment, tu te lèches les lèvres en imaginant les mets succulents que mes amis nous ont certainement préparés ce soir ?

— Bien sûr !

— Je te rappelle que nous sommes déjà super en retard. Je n'envisage pas de te faire à nouveau profiter de ce corps d'apollon.

— Vous me semblez bien présomptueux, mon cher. Qui vous dit que je m'intéresse à votre torse sculpté ou à votre petit cul rebondi ?

Mathieu sourit, creusant cette fossette que j'aime tant. Après avoir laissé tomber sa serviette sur le sol, il se rapproche de moi. Lorsque son visage se trouve presque collé au mien, je jubile. Mon léchage de lèvres était tout sauf subtil, mais l'objectif semble atteint. Je l'enlace et tente de l'embrasser. À quelques millimètres de ma bouche, il me sourit et stoppe sa progression :

— Non, mademoiselle, tu ne pourras pas profiter de moi pour ton bon plaisir. Nous devons nous agiter. La soirée chez Fabien débutait à 19 h. Tu vas devoir patienter.

Je grogne. Ce mec me rend dingue. La perspective de me mêler à d'autres êtres humains ne m'enchante pas du tout. Ces derniers mois, nous avons vécu en ermites à chacune de nos rencontres. Nous avons découvert chaque centimètre carré de notre corps respectif. Cette situation me convenait parfaitement. Mais les amis de Mathieu ne semblent pas en accord avec notre mode de vie. Mon amoureux souhaite me présenter à sa bande de copains. Je ne me sens pas rassurée.

Même si notre attirance physique ne fait aucun doute, je ne parviens toujours pas à savoir ce que ressent Mathieu. Il se montre distant. Je suis complètement folle de lui. Mais je crois que ce n'est pas réciproque. Il ne se dévoile absolument pas.

J'ai le sentiment de passer ma vie à lui courir après. Nos instants ensemble paraissent le combler. Néanmoins, il n'en prend jamais l'initiative.

Mathieu gare la voiture devant une immense longère typiquement bretonne. Il s'est montré particulièrement silencieux durant le trajet. Il se tourne vers moi et me précise :

— C'est la maison des parents de Fabien. Il a invité une dizaine de potes pour fêter son anniversaire. Il voulait disposer de suffisamment d'espace pour que tout le monde puisse rester coucher.

— Ah ! Mais je n'ai rien apporté pour dormir sur place !

— Nous n'allons pas reprendre le volant après la soirée. Mais ne t'inquiète pas. La maison est grande. Nous trouverons bien une chambre disponible.

— Je t'avoue que je ne me sens pas super à l'aise. J'angoisse un peu à l'idée de rencontrer tes amis.

— Tu fais bien d'appréhender. Mes copains représentent tout pour moi. S'ils ne t'apprécient pas, nous avons peu de chance de rester ensemble longtemps !

Il ne me laisse pas le loisir de répliquer et sort de la voiture. Il se dirige vers l'entrée. Il donne le ton. Ma petite voix intérieure se manifeste :

« Bouge ton gros postérieur de cette voiture. Tu l'as entendu. Tu n'as pas le choix, ma vieille. Tu as ce mec dans la peau. Tu ne vas pas risquer de le perdre juste parce que tu flippes. Il est temps de lancer l'opération séduction. »

Je respire un bon coup et me dirige vers la maison. Mathieu ne m'a pas attendue. Il est entré et je le vois commencer son tour de bises. La soirée promet d'être sympathique.

Nous digérons notre barbecue, sur la terrasse. L'air commence à se rafraîchir. Je sirote mon verre de vin en observant Mathieu. J'ai découvert un autre homme aujourd'hui. Il est enjoué, ouvert, charmant et expansif. Tout le contraire de ce qu'il m'avait laissé entrevoir jusqu'à présent. Ses amis m'ont assailli de questions pendant tout le repas. J'ai eu le sentiment de réaliser un véritable entretien d'embauche. Ils m'ont épuisée. À plusieurs mètres de moi, je regarde Mathieu discuter avec son meilleur pote, Fabien. Ce dernier est plutôt beau mec, même si les grands blonds au style de surfeur ne m'ont jamais attirée.

Je crois que le jury est en train de rendre son verdict. Espérons que je décroche un contrat à durée indéterminée. Je ne suis pas parvenue à cerner Fabien. Il ne m'a pas laissé l'occasion de connaître quoi que ce soit sur lui. Je ne sais pas si je lui ai plu.

Mathieu revient vers moi le sourire aux lèvres. Ouf ! J'ai dû réussir mon examen. Il me gratifie d'un baiser langoureux avant de se tourner vers un autre de ses amis dont j'ai oublié le nom :

— Alors, mec, ça y est ! J'ai entendu dire que tu te laisses enchaîner par ta nana. Tu t'installes avec bobonne. Tu as conscience que la vie commune, c'est le début de la fin ? Tu devrais peut-être organiser une petite fête pour enterrer ta sexualité.

Le fameux copain se contente de lever son majeur en direction de Mathieu. La tirade de mon chéri me perturbe. Son avis sur l'existence à deux a le mérite d'être clair. Je vais devoir faire avec si je veux avoir une chance de garder mon Mathieu auprès de moi.

4

ESTELLE

18 avril 2007 – 12 h 50 – Île d’Oléron

Nous courons pour chercher un abri. La pluie de Charente-Maritime s’avère bien différente de celle que nous connaissons en Bretagne. J’ai tenté tant bien que mal de me protéger avec mon foulard. Nous finissons par repérer une cabane de pêcheur qui semble inhabitée. Mathieu me tire contre lui pour essayer de me réchauffer. Nous observons autour de nous : aucune trace d’âme qui vive. Nos regards se croisent. Nous éclatons de rire. Notre hilarité passée, Mathieu me dit :

— Je pense que l’on peut conclure que ton paternel ne s’est pas rendu sur l’île depuis dix ans et que son super restaurant typique a disparu depuis.

— Oui, ou alors, nous avons le sens de l’orientation d’une taupe.

— Qu'est-ce qui te permet d'affirmer qu'une taupe ne se repère pas bien ?

— Elles sont aveugles !

— Certes, mais as-tu déjà entendu parler d'une taupe accidentée après avoir heurté un mur ?

— Crois-tu vraiment que ce genre d'événement ferait la une des journaux ?

— Donc tu as officiellement réponse à tout. Cette mauvaise foi fait partie de ton charme, ma chérie.

Sur ces mots, il m'embrasse passionnément. Le temps semble s'être arrêté. Mathieu ne me lâche plus. Il passe la main dans mes cheveux. Quand sa bouche s'éloigne de moi, je ressens un manque immédiat. Il ne quitte pas mon regard et prononce ces quelques mots qui font exploser mon cœur :

— Je t'aime tellement, ma belle Estelle.

Je n'en reviens pas ! Il ne m'avait encore jamais vraiment transmis ses sentiments. Est-ce réel ou se laisse-t-il emporter par le romantisme de ce week-end ? Peu importe, je veux y croire et je réponds :

— Moi aussi, je t'aime. Plus que toi, d'ailleurs.

— Tu te trompes. Je suis complètement tombé sous ton charme. Tu es devenue ma drogue. Je n'arrive plus à me passer de toi. Arrête de douter. Tu es et tu resteras la femme de ma vie.

Au moment où nous pouvons enfin sortir de notre abri, j'ai l'impression de marcher sur des nuages tant je me sens légère.

La journée se poursuit sur le même thème. L'air de la mer semble engendrer une insouciance inédite dans le comportement de Mathieu. Nous finissons par repérer le lieu

indiqué par mon père. Nous nous installons sur une petite banquette dans le coin de cette ancienne cabane à carrelé. De notre place, nous pouvons voir la terrasse sur pilotis qui surplombe l'océan. La pluie continue de tomber. Je trouve pourtant le paysage magnifique. Notre mouclade servie, Mathieu entame une conversation bien plus sérieuse que l'humeur du jour :

— Quand est-ce que l'on pourra emménager tous les deux ?

— Tu deviens bien grave, d'un coup. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Cela va faire un an et demi que nous sommes ensemble. Nous vivons dans la même ville. Nous avons 23 ans. Ce n'est pas délirant comme souhait.

— Tu as raison. Mais j'ai peur que tu te lasses de moi. Je doute de la longévité de la magie d'un couple quand on doit se coltiner les défauts de l'autre au quotidien. Tu vas prendre tes jambes à ton cou après deux semaines à me supporter vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Je te connais. Je ne vais pas découvrir des choses ignobles sur toi juste parce que nos vêtements se côtoient dans un placard. Et puis nous passerons bien le cap, un jour.

— Ça, je n'en suis pas convaincue. On dit que l'amour dure trois ans. Moi, je pense surtout que c'est le quotidien qui use la passion qui peut subsister entre deux êtres. Je ne veux pas d'une existence où toutes les soirées auraient une saveur fadasse linéaire. Après quelques mois de vie commune, la seule surprise résidera dans le fait de savoir quel jour de la semaine je t'accorderai un coït. Quoique... Même ça, nous risquons de le planifier.

— C'est un programme fort réjouissant. Tu as une vision déprimante du couple. Donc quoi qu'il arrive, nous sommes voués à nous lasser l'un de l'autre ?

— Non, justement. C'est exactement cela que je veux éviter en vivant chacun chez soi.

— Si tu le dis. Laisse tomber, ce n'est pas important de toute manière. Alors, on l'attaque, cette mouclade ?

Le reste de la journée s'est déroulé paisiblement même si j'ai senti Mathieu sur la réserve. Je crois que mon amoureux transi du matin a décidé d'élire domicile dans ce restaurant au bord de l'eau. Je vois bien que je l'ai blessé. Je n'ai pas réussi à lui transmettre vraiment ce que je ressens.

J'ai une peur panique de le perdre. J'ai attendu tellement avant qu'il daigne s'intéresser à moi que je ne veux plus modifier ce que nous avons. Je suis persuadée que la vie commune l'éloignerait de moi. Lors de l'anniversaire de Fabien, je me souviens très bien qu'il avait affirmé à un de ses amis qui projetait de se marier que le couple tuait l'amour. Je ne veux pas qu'il comprenne que je ne suis pas la femme dont il est tombé amoureux. Je me révèle bien plus banale qu'il ne le pense. Je sais que je prends la bonne décision. Pourtant, je rêverais de pouvoir passer tout mon temps auprès de lui.

5

MATHIEU

20 avril 2007 – Cet appartement semble vraiment triste.

Je dépose ma valise sur mon vieux canapé pourri et me jette sur mon lit. Le lavage des draps devient urgent : ils commencent à coller à la peau. Je ne suis pas ravi de retrouver cet appartement. Je le trouve froid et sans âme. L'odeur nauséabonde qui se dégage de la cuisine n'arrange rien à l'atmosphère.

J'envoie un message à Estelle pour savoir si elle est bien rentrée. À peine deux minutes plus tard, je reçois une réponse très laconique :

« Oui, je viens d'arriver. Cela fait du bien de retrouver son chez-soi. Profite bien de ta soirée. On s'appelle dans la semaine. Bisous. »

Elle a bien de la chance de se sentir heureuse de rejoindre son appartement. Je déteste de plus en plus le mien. Depuis le

début de mes études, mes parents ont pris l'habitude de me donner un budget ultra serré pour la recherche d'un logement. Je me retrouve donc systématiquement dans des studios à la limite du délabrement. Ce qui m'exaspère le plus, c'est que ce n'est pas par manque de moyens que je dois me contenter de cages à lapin. Ma mère considère juste que je n'ai pas besoin d'un palace. Je souris en regardant les gouttes qui tombent du plafond directement dans la casserole que j'ai posée au sol. Nous sommes très loin du château.

N'ayant pas le courage pour une activité constructive, je commence un jeu sur mon téléphone. Le minuscule serpent qui doit grandir sans toucher les murs de sa cage réussira peut-être à me détendre. Je me rends compte que ce n'est pas que le décor qui me déprime. J'ai pris une grosse claque ce week-end. J'ai réalisé que j'étais fou amoureux d'Estelle. Je dois admettre que depuis un an et demi, je ne la considérais pas vraiment comme ma petite amie. Nous sommes sortis ensemble alors que je n'avais jamais envisagé ce genre de relation avec elle. Ses pulls rose bonbon et ses jupes bien trop courtes m'avaient donné l'impression qu'elle n'était qu'une poupée Barbie. Je n'avais jamais vraiment pris le temps de la connaître.

Lors de nos premiers mois, je suis resté avec elle plus par confort que par affection. C'était bien pratique de disposer d'une femme amoureuse de moi et disponible au gré de mes envies.

L'évidence m'est venue en pleine poire pendant cette escapade à l'île d'Oléron. En la serrant contre moi la première nuit, je me suis aperçu à quel point elle m'était devenue indispensable. Estelle est une personne exceptionnelle. En

plus d'être sublime, je la considère comme bien plus intelligente que moi. Elle me fait rire, en permanence.

Ce soir-là, j'ai mis un temps infini à trouver le sommeil. J'ai revu tous nos instants ensemble comme si j'ouvrais enfin les yeux sur tout ce qu'elle m'apporte.

Le lendemain midi, je n'ai pas réfléchi. Je lui ai proposé de vivre avec moi. J'étais persuadé qu'elle n'attendait que cela. Elle a refusé. Je ne comprends pas. Son regard me disait l'inverse de ses paroles. Je pense pourtant qu'elle est amoureuse de moi. Mais elle ne veut pas résider sous le même toit que moi. Ses explications m'ont laissé perplexe. Je crois simplement que j'ai manqué ma chance.

Je me suis comporté comme le dernier des abrutis depuis notre premier baiser. Je lui ai imposé toutes les soirées avec mes amis qui ne la portent pas dans leur cœur. Je ne lui ai jamais montré la moindre marque d'affection. Elle a dû se lasser. Elle aspire à autre chose.

Je dois lui prouver que je l'aime. J'espère que ce n'est pas trop tard. Elle a passé tellement de temps à attendre un signe de ma part qu'elle a dû renoncer à nous. Je crains qu'elle ne reste avec moi par habitude. Désormais, je vais m'appliquer à suivre exclusivement ses besoins et envies. Elle finira bien par s'apercevoir que je ne suis pas que l'imbécile froid et distant qu'elle a connu jusqu'à présent.

6

ESTELLE

Un an plus tard – 5 mai 2008 – 15 h 45 – Cette journée ne finira jamais

Cela fait maintenant trois semaines que mon stage de fin d'études a débuté. La signature d'une convention avant mes camarades constituait une victoire appréciable. En revanche, je n'avais pas saisi à quel point j'allais m'ennuyer. Sur le papier, cette expérience paraissait idéale. Travailler durant quatre mois dans cette société de conseil aux établissements sanitaires et médico-sociaux devait me permettre d'acquérir les compétences nécessaires à mon futur métier. Je veux devenir directrice de maison de retraite. Le chef m'avait assuré que j'allais pouvoir suivre plusieurs responsables dans leur quotidien. J'ai vite déchanté. Dès le premier jour, je me suis aperçue que cette entreprise manquait d'envergure.

Depuis le début de mon stage, je n'ai pas bougé mes fesses de mon fauteuil. Monsieur Bertrand, le patron de cette société,

m'a confié la définition d'un projet architectural pour une structure d'hébergement pour personnes âgées. Il me prie d'établir un chiffrage et un rétroplanning des différentes étapes pour la construction d'une aile supplémentaire pour un bâtiment que je n'ai même pas pu visiter. J'ai abandonné l'idée de sortir de ce bureau lorsque monsieur Bertrand m'a expliqué que la réalisation d'une étude prenait environ deux ans.

Je passe donc une énième journée vissée sur mon siège à tenter d'organiser les phases d'un projet pour un lieu que je ne connais pas. Je décide d'aller fureter du côté du site de l'APEC, spécialisé dans les annonces d'emploi pour les cadres. J'ai conscience que peu de mes prédécesseurs au sein du master ont pu décrocher un travail avant d'avoir fini leur stage. Mais j'ai besoin d'espérer pouvoir m'extirper de ces journées mortellement ennuyeuses. Je postule à plusieurs propositions de postes sans vraiment trier.

Après plus d'une heure de recherches, je vérifie mes courriels. Un nombre impressionnant de publicités encombre encore ma boîte. Je m'apprête à refermer mes mails quand je remarque un message qui vient d'arriver. Il provient d'une certaine Dominique Tenois.

« Chère Madame Rose,

J'ai réceptionné à l'instant votre candidature pour le poste de consultante. Votre profil nous intéresse. Pourriez-vous me faire parvenir un de vos écrits, d'une longueur honorable ?

Cordialement,

Dominique Tenois

Dirigeante de CMS (Conseil médico-social) »